

La bougie d'anniversaire.

Pour l'occasion, papa avait coupé les branches des arbres qui encombraient la vue sur la mer. Il y en avait dans tous les sens, des branches, de plein d'arbres différents, comme s'ils s'étaient mis d'accord pour nous cacher la vue sur la mer, comme si c'était un secret que la mer était là, à quelques dizaines de kilomètres, une mauvaise idée qu'il valait mieux faire oublier... Il faut dire que l'eau, de manière générale, est assez mal perçue chez les arbres. L'histoire prouve qu'elle donne de mauvaises idées à l'Homme, qui après coupe des arbres pour les réaliser depuis qu'il a découvert que le bois flotte. Parfois, c'est comme si l'eau hypnotisait l'Homme pour le faire venir à elle et l'engloutir. Ce genre d'affaires s'était déjà vu, ça pouvait recommencer à tout moment. Combien d'arbres avait déjà été coupés à cause de l'eau ? Je vais peut-être dire une bêtise, mais des dizaines de milliards, au moins. Donc les arbres préféraient nous cacher la mer, et on ne pouvait pas leur en vouloir, c'était compréhensible, après toutes les horreurs qu'ils avaient vécues. Papa a coupé toutes leurs branches pour dégager la vue sur la mer, et puis il a laissé les branches comme ça, dans le fouillis de buissons, auprès de leurs arbres, et il a dit : « la nature disparaît toute seule », et j'ai pensé que oui, c'était vrai, mais que là il l'avait un peu aidée quand même. Je l'ai pensé mais je ne l'ai pas dit, parce que je ne parle jamais pour ne rien dire et qu'on s'en fichait de tout ça, parce qu'à quoi bon débattre quand on a une vue sur la mer ? La mer, ça donne peut-être de mauvaises idées à l'Homme, mais au moins ça l'empêche de débattre. Ça tout le monde vous le dira ici, « on ne va pas débattre quand on a vue sur la mer ! », c'est même un slogan municipal presque, et ça marche très bien, ça fait vingt-cinq ans que le Maire n'a pas changé. Bon, mais revenons à notre vue. C'était une petite vue, elle ne faisait que quelques centimètres. Je vais peut-être dire une bêtise, mais trente centimètres, au plus. D'un côté il y avait le toit en tuiles de la maison et de l'autre les arbres qui à cet endroit étaient vraiment beaucoup trop nombreux pour que papa les coupe. Tout ça ne permettait pas à la vue de trop s'étendre. D'accord, ce n'était pas grand-chose, mais ça nous permettait de dire qu'on avait une vue sur la mer, même si la mer était très loin, tellement loin qu'elle n'était plus vraiment bleue, et toute fine, aplatie entre les arbres et le ciel, car notre vue, en plus d'être sur la mer, était aussi « surplombante », comme disait l'oncle Henry. Quoiqu'il en soit, c'était notre vue sur la mer à nous et celle de personne d'autre, et les arbres s'inquiétaient beaucoup de nous voir aussi heureux.

Pour l'occasion, maman et sa cousine Elisabeth avait accroché une grande banderole au barnum de la terrasse qui disait « Joyeux Anniversaire ! », mais en anglais, parce que c'est une langue qui se comprend partout. Chaque lettre était d'une couleur différente, et on pouvait

interchanger les lettres, ce qui offrait des tas de combinaisons possibles, et là d'accord, on avait décidé de leur faire dire « joyeux anniversaire » parce qu'en effet, c'était mon anniversaire, mais on aurait aussi bien pu leur faire dire plein d'autres choses qui n'auraient eu aucun sens, surtout en anglais. Une fois la banderole installée et la vue dégagée, papa, l'oncle Henry et Samir, le mari de la cousine de maman, aidèrent grand-mère et son fauteuil à monter les marches de la vue surplombante et ils l'installèrent près de moi, à la table sous le barnum. Grand-mère était née le même jour que moi, mais il y avait de cela bien longtemps, et nous partageons nos anniversaires depuis. Cependant elle ne voulait jamais de gâteau, parce que l'idée-même la terrifiait. Elle répétait toujours que la mort se présenterait à elle sous forme d'un gâteau et elle préférait éviter. Ma grand-mère est une personne extraordinaire que je vous souhaite de rencontrer un jour. Papa et l'oncle Henry disent entre eux qu'elle n'a plus toute sa tête, mais moi je ne suis pas d'accord, et je pense que grand-mère a bien plus de tête que n'importe qui. D'ailleurs elle me fait toujours des sourires en coin comme si je savais. Papa, Henry et Samir l'ont installée à côté de moi et elle m'a immédiatement reconnu et ça se sentait que ça lui faisait plaisir que je sois là pour mon anniversaire. Et puis d'un coup elle a pris un air très sérieux, comme si elle venait de se rappeler qu'elle avait oublié d'étendre la machine, et elle m'a fait approcher pour me dire quelque chose à l'oreille. Elle m'a dit qu'il ne fallait pas se fier aux anniversaires, parce que c'était les huissiers du temps, qui était un gigolo qu'on payait avec notre vie, et qu'il ne fallait jamais les croire quand ils disaient qu'ils nous aimaient, parce que c'était faux, et qu'ils finissaient toujours par nous abandonner comme une vieille chaussette en nous laissant seule avec trois enfants et des millions de soucis, sans parler de notre jeunesse qu'on avait plus, et que ces anniversaires-là n'avaient aucune race et qu'on aurait peut-être mieux fait de ne jamais les connaître car qui sait alors quelle aurait été notre vie ?!, mais malgré ça tous les ans c'était la même chose et on se faisait avoir à chaque fois, à cause du temps qui était un gigolo qu'on payait avec notre existence. Ma grand-mère n'a pas eu une vie facile, et parfois elle s'en souvient. Je l'ai tranquillisée en lui assurant que les gigolos très peu pour moi, que je ne me fierais jamais aux anniversaires, que je grandissais surtout pour les autres, que je n'aimais pas vraiment ça parce que j'avais toujours peur que les bougies refusent de s'éteindre au moment propice et que j'aurais préféré qu'on en mette des fausses, avec des ampoules électriques car ça au moins on savait comment les éteindre de façon sûre et ça enlèverait tout de suite beaucoup d'angoisse, mais que c'était comme ça, qu'est-ce que tu veux, parfois on fait les choses pour les autres plus que pour soi et ça permet à tout le monde de se sentir ensemble, c'est ce qu'on appelle la tradition. En entendant ça, grand-mère a hoché de la tête et m'a fait un de ces sourires en coin qui en disent long.

Ensuite mes deux grandes sœurs ont ouvert le champagne et toute la famille est venue autour de la table pour porter un toast à ma santé – parce que désormais on évitait de parler de la santé de grand-mère – et après ça des petits groupes se sont formés pour converser. L'oncle Henry est venu me racontait des blagues que je n'ai pas comprises. C'était là sa grande spécialité, ça ne ratait jamais ! Je riais toujours beaucoup parce que l'oncle Henry a ce qu'on dit être « un physique comique », ce qui signifie quelqu'un qui fait plaisir à voir. C'était un homme qui avait eu tellement de problèmes dans sa vie qu'il préférait en rire qu'en pleurer parce qu'autrement il n'aurait pas eu de quoi. Il était presque complètement chauve – je dis ça pour être gentil – et portait une grosse moustache qu'il teignait en brun et qui lui donnait des airs de dictateur soviétique, ce qui le rendait tout de suite sympathique à ceux qui ne le connaissaient pas. Il pesait aussi trois fois son poids. Ça lui posait des tas de problèmes, ce poids surdéveloppé, au cœur, aux poumons, et même au foie. Son médecin lui avait ordonné de manger moins et seulement à heure fixe, mais l'oncle Henry n'était pas fait pour ça. Et puis c'est impossible, disait-il, à chaque fois que j'essaie de manger à heure fixe, elle se met à bouger. Comment pourrais-je manger à heure fixe si l'heure ne se fixe jamais ?! En plus de peser trois fois son poids et d'être chauve, l'oncle Henry avait perdu sa femme pour un autre – ce qui est la pire chose qu'il peut arriver à votre femme si vous en avez une – et ça l'avait rendu encore plus drôle parce que dorénavant il buvait beaucoup. Il n'avait pas d'enfant, et il m'aimait comme un fils qu'il n'avait jamais eu, qu'il disait. Je ne comprenais pas vraiment ce qu'il entendait par-là, tout ça me semblait très théorique, mais j'étais content de pouvoir servir. On s'entendait bien, lui et moi, et parfois il m'emmenait à la pêche. Il appelait ça ses « moments privilégiés ». On ne pêchait jamais rien, mais qu'est-ce qu'on buvait ! J'avais quinze ans quand il m'a emmené pour la première fois à la pêche, et quand je suis rentré chez moi je ne savais plus mon nom. Quand il a vu que j'étais rond comme une tomate, papa s'est mis dans une colère terrible, il a appelé son frère au téléphone et lui a crié tout un tas de choses à la figure, comme quoi il était complètement inconscient, et que c'était un alcoolique fini et qu'il ferait mieux de se soigner parce que sinon il ne pourrait plus jamais me voir, et qu'il ne savait pas ce qui lui passer par la tête parfois, non mais !, faire boire comme ça un enfant de quinze ans, et moi en plus, comme si j'avais besoin de ça, comme s'il ne manquait plus que ça, que je devienne alcoolique comme lui !, mais qu'est-ce qui lui avait pris, Henry bon dieu, il était con ou quoi ?! À ce moment-là j'aurais bien aimé dire à mon père que ce n'était pas grave, qu'il n'avait pas fait exprès, l'oncle Henry, et qu'on recommencerait plus, mais j'étais alors trop occupé à rester assis sur ma chaise sans vomir. Après cet épisode, j'ai dû attendre ma majorité pour retourner pêcher, et là on faisait attention à dessaouler en mangeant de la glace avant de rentrer. J'aimais

beaucoup l'oncle Henry, parce qu'il était perdu, comme sa femme, et avec lui on ne s'ennuyait jamais.

Là nous avons été interrompus par la petite Lila qui voulait me montrer son bouquet de fleur pour que je lui dise que c'était bien. Le petite Lila est la fille de Samir et Elisabeth, le dernier enfant de la famille. Dans ma fratrie nous étions déjà tous âgés. J'étais le benjamin, j'avais deux grandes sœurs, et aujourd'hui je fêtais mes vingt-cinq ans. On me dit souvent que je ne fais pas mon âge, que je devrais être plus jeune, mais je ne sais pas comment faire. Moi je n'ai pas l'impression d'être tellement vieux. L'oncle Henry dit que si l'on grandit trop vite, après on meurt. Il dit que j'ai pris de l'avance sur la vie. L'oncle Henry dit qu'à chaque fois qu'on grandit, on meurt un peu plus, et qu'on grandit à chaque seconde parce que l'heure ne se fixe jamais. Il dit que « grandir à son rythme, c'est mourir un peu moins vite que les autres ». Décidemment cet homme est impayable.

Je n'aime pas trop la petite Lila, parce qu'elle fait beaucoup de bruit pour rien. Il paraît que c'est ce que font souvent les enfants, sauf moi qui ai toujours été très silencieux. Du moins, c'est ce que répète tout le temps ma mère, mais peut-être que c'est juste pour me faire plaisir, parce qu'elle sait que j'aime quand je ne l'inquiète pas. Il faut que je vous dise que ma mère s'est beaucoup inquiétée pour moi, et mon père aussi. Et comme moi je m'inquiétais de les inquiéter, c'était une histoire sans fin. Alors un jour, après un de ces rendez-vous que j'avais quand j'étais comme Lila, on a décidé tous les trois de ne plus s'en faire et d'arrêter de s'inquiéter pour rien. Depuis ça va beaucoup mieux, mais parfois je sens encore que ma mère s'inquiète, surtout depuis que je ne vis plus à la maison. Elle fait tout pour le cacher, mais on ne me la fait pas à moi. Grand-mère dit que c'est parce que je suis le petit dernier, même si j'ai vingt-cinq ans, je serai toujours le petit dernier. Heureusement que maintenant il y a Lila, qui elle est vraiment petite et qui parle fort pour ne rien dire et à qui il reste encore beaucoup d'années à grandir et que ce n'est pas gagné, vu comme elle n'est pas encore finie et qu'elle le fait savoir. Mais bon, il faut être gentil avec elle parce que sinon elle pleure et là c'est pire. N'allez pas croire que je n'aime pas les enfants, mais moi aussi j'en ai été un et je sais ce que ça veut dire, alors n'espérez pas que je me fasse avoir comme les autres.

Le bouquet de la petite Lila était bien, mais il aurait été encore mieux avec du mimosa. J'ai dit ça parce que je savais que le mimosa était à l'autre bout du jardin, qu'il n'était pas très accessible, qu'il fallait grimper sur un muret puis escalader le toit du cabanon puis s'accrocher à une branche pour l'atteindre et que ça allait lui prendre du temps. Mais la petite Lila n'a pas vraiment eu l'air de s'intéresser à ma réponse et elle est repartie en courant pour aller trouver une de mes sœurs qu'elle me préférerait de loin. Il est vrai que mes sœurs peuvent être adorables

dès lors qu'on ne les insupporte pas, ce qui est toujours difficile à prévoir, parce que là, typiquement, j'aurais mis ma main à couper qu'elles n'auraient pas pu rester adorables avec la petite Lila, et pourtant si. La plus jeune, Chloé, travaille comme championne de tennis. C'est son métier et elle s'y consacre avec beaucoup de sérieux. Elle vit depuis trois ans avec sa femme, Judith, malgré les stéréotypes, et elles sont heureuses la plupart du temps, ce qui est déjà beaucoup d'après ce que j'ai pu comprendre de la vie. La plus grande s'appelle Carmen, comme notre grand-mère qu'on n'a pas connue, et elle est cheffe dans un restaurant de haute gastronomie, à Paris, ce qui la fait vieillir très vite parce que, comme le dit l'oncle Henry, « le travail vieillit bien plus vite que le temps ». Si vous écoutez l'oncle Henry, il vous dira que le temps est ce qui nous fait le moins vieillir en ce monde. Non mais ce type, je vous jure... Ma grande sœur Carmen est une fille formidable, la plus forte que j'aie jamais vue, et je l'adore parce qu'avec elle il est impossible d'avoir peur. J'ai déjà essayé, sans succès. Dès que quelque chose d'épouvantable arrive, comme un serpent, un démarchage téléphonique ou un incendie, Carmen ne perd pas son sang-froid, elle dit « je m'en occupe » et tout va mieux. Une fois je me suis étouffé avec un bout de quelque chose, je suis devenu tout bleu et je ne savais pas quoi faire, j'avais très peur parce que je sentais que si ça continuait, que je grandisse ou pas à mon rythme ça n'allait pas faire grande différence par rapport à la mort qui n'en avait rien à foutre et qui attendait juste le bon moment pour nous la mettre à l'envers. Et puis Carmen est arrivée, elle a vu que quelque chose clochait à mon visage qui était plus bleu que d'habitude, et elle a très vite réagi, elle s'est mise dans mon dos et elle m'a serré le ventre très fort d'un coup sec et j'ai tout de suite recraché le morceau de mort que j'avais mal avalé. Depuis ce jour je suis très content d'être en vie, et très fier d'avoir une sœur qui a déjà sauvé quelqu'un de la mort. Malgré sa force et son sang-froid, Carmen est de plus en plus triste ces derniers temps parce qu'elle ne trouve pas d'homme pour lui faire un enfant. Elle dit que les hommes qu'elle rencontre ne veulent pas s'engager avec une fille qui n'est jamais à la maison le soir et qui ne fait que travailler et parfois elle envisage de tout arrêter pour faire un enfant, mais comme pour le moment elle n'a pas le père, elle attend encore un peu. À chaque fois que Chloé lui parle d'insémination, Carmen se met en colère parce que ce n'est pas aussi facile que ce que Chloé pense et qu'elle veut aimer le père de son enfant et que ça ne l'intéresse pas de tomber enceinte toute seule parce que sa vie est déjà suffisamment compliquée comme ça, et alors Chloé lui répond qu'elle n'aura jamais d'enfant si elle attend « le bon » parce que ça n'existe pas, qu'aucun homme ne voudra faire un bébé à une femme qui travaille trop pour s'en occuper et qu'elle devra de toute façon faire des choix, ce qui énerve encore plus Carmen qui sait déjà tout ça, mais la vie c'est pas aussi simple qu'une partie de tennis, et alors ça génère des disputes

immenses et maman est obligée de pleurer et de leur rappeler qu'elle aurait aussi pu être très heureuse sans enfant si elle ne nous avait pas eus. Là c'est encore une de ces affirmations théoriques que j'ai du mal à saisir comment ça marche, mais l'idée est là et généralement ça suffit à calmer mes sœurs, elles prennent notre mère dans leurs bras pour la réconforter et après ça tout va mieux. Ma mère nous aime beaucoup, ça je le sais, mais elle aime aussi penser qu'elle aurait pu être heureuse sans nous. C'est sa façon à elle de se rassurer par rapport à l'avenir, qui est maintenant.

La petite Lila a voulu emmener Carmen avec elle pour cueillir d'autres fleurs mais ma sœur lui a dit non, parce que le gâteau allait bientôt arriver et qu'il fallait rester là. J'ai senti ma grand-mère frémir à côté de moi. Moi-même je n'étais pas très serein à cause de toutes ces bougies sur lesquelles j'allais devoir souffler. Maman et Elisabeth se sont rapprochées de grand-mère pour la rassurer et lui bander les yeux avec un foulard. Pendant qu'Elisabeth lui mettait le foulard, maman lui caressait la joue et l'embrassait pour ne pas qu'elle s'inquiète et elle lui répétait « tout va bien Zuzana, on vous met juste vos œillères, c'est bientôt fini », ce qui faisait rire grand-mère malgré ses inquiétudes. Le foulard c'était par mesure de précaution, parce que grand-mère était tellement persuadée que sa mort prendrait la forme d'un gâteau qu'on se disait qu'elle mourrait la prochaine fois qu'elle en verrait un, et on préférait éviter. C'est ce qu'on appelle « la force de conviction ». Alors que maman et Elisabeth mettait son foulard à grand-mère, l'oncle Henry est discrètement venu verser quelques gouttes de sa flasque secrète dans mon verre sans que personne ne le voie. « Pour te donner du courage », il m'a dit avec son sourire d'alcoolique, parce qu'il savait que cette histoire de bougies m'angoissait, et ça m'a rassuré un peu, cette complicité. Puis il a trinqué avec moi de son verre officiel, et nous avons bu cul-sec. C'était moins une : papa et Carmen amenaient le gâteau.

Il fallait bien être deux pour le porter, et même là ce n'était pas facile, mon père et ma sœur s'appliquaient beaucoup à ne pas le faire tomber en montant les marches. C'était un gâteau énorme comme j'en ai rarement vu des aussi gros. Il était presque aussi gros que celui du mariage d'Elisabeth et Samir, qui avait également été fait par Carmen. C'était un gâteau immense, de plusieurs étages, noir et brillant de chocolat. En le voyant, on a tous pensé à la même chose et on s'est vite retourné vers grand-mère pour s'assurer qu'elle ne voyait pas parce que ce gâteau-là l'aurait tuée pour sûr, il l'aurait écrasée sous tous ses étages, avec son chocolat luisant et ses macarons qui le décoraient et toutes ses bougies. Il y avait beaucoup de bougies, vingt-cinq pour être exact, ce qui, comme je le ressens personnellement, ne fait pas tellement en années, mais en bougies c'est déjà trop. Ces bougies étaient réparties sur tous les étages, c'était très impressionnant et heureusement que j'avais bu avec l'oncle Henry. Papa et Carmen

ont précautionneusement déposé le gâteau devant moi et puis tout le monde s'est mis à chanter mon anniversaire. Je savais qu'à la fin de la chanson, je devrais souffler sur les bougies et toutes les éteindre d'un coup pour que les autres applaudissent, alors j'ai tâché de ne pas me laisser déconcentrer et je me suis mis en condition. La fin de la chanson est arrivée, l'oncle Henry a fait une blague que je n'ai pas comprise pour m'encourager, et puis j'ai pris une grande inspiration pour commencer à souffler. Les vingt-cinq bougies étaient réparties sur des étages différents, mais heureusement papa et Carmen avaient eu la bonne idée de les mettre sur la même face, de sorte à ce que je n'aie pas à tourner autour du gâteau pour souffler dessus, et c'était déjà ça à prendre. J'avais pris le parti de commencer par les bougies du bas, puis de remonter d'étage en étage jusqu'au sommet où trônait la vingt-cinquième bougie. Il fallait par conséquent que je fasse bien attention à ne pas gaspiller mon souffle. Le premier étage s'est éteint, puis le deuxième, puis le troisième, à présent il ne m'en restait plus que deux, je n'avais plus beaucoup de souffle mais ça pouvait le faire, parce que l'espoir fait vivre. Je me suis fait la réflexion que, quand même, ils auraient pu faire un effort pour m'épargner cette angoisse et mettre toutes les bougies ensemble sur le haut du gâteau, comme c'est la plupart du temps, et alors on aurait plié ça vite fait bien fait, mais bon, je savais que Carmen avait le sens de la présentation et que c'était plus beau comme ça. Carmen disait toujours qu'on mangeait autant avec la bouche qu'avec les yeux, ce qui me semble tout à fait contestable d'un point de vue anatomique, mais si on se contentait d'analyser le monde d'un point de vue anatomique, alors allez expliquer des expressions comme « j'ai la tête ailleurs » ou « je n'ai pas les yeux en face des trous » et vous verrez que ça devient très vite un travail gigantesque qui me donne des vertiges rien que d'y penser et il faudrait tout reprendre à zéro, mais on n'a plus le temps pour ça. Le quatrième étage s'est éteint à son tour, ne restait plus que la vingt-cinquième bougie, tout en haut du gâteau. J'ai fait de mon mieux pour la souffler avec le peu d'air qu'il me restait mais ça n'a pas marché. Autour de moi tout le monde a ri et s'est mis à applaudir en m'encourageant à faire encore un petit effort. Alors j'ai pris une nouvelle inspiration. C'est bientôt fini, je me suis dit, il faut tenir bon. J'ai soufflé de nouveau, en plein sur la dernière bougie, et là il s'est produit le pire qu'il pouvait arriver : elle ne s'est pas éteinte. Au début, personne n'a vraiment compris ce qui venait de se passer. On a ri encore une fois, en pensant que je faisais une blague. Moi j'ai sérieusement commencé à m'inquiéter, et pour montrer que je ne faisais pas exprès, j'ai soufflé une troisième fois, plus fort encore. La flamme a à peine tremblé, et puis elle s'est figée sur sa mèche, immobile, avec l'air de dire que tout ça lui faisait une belle jambe. Là, papa et Carmen ont échangé un regard étonné. Chloé a dit qu'il s'agissait d'une de ces bougies magiques qui se rallume tout le temps et qu'on me faisait une blague, mais Carmen lui a répondu

que non, qu'ils avaient mis des bougies normales et que c'était toutes les mêmes. Et puis pour qu'une bougie magique se rallume, il faut d'abord qu'elle s'éteigne, et cette bougie-là n'avait même pas fait semblant de s'éteindre. Alors maman a proposé de m'aider et elle a soufflé sur la bougie qui a encore fait comme si de rien n'était. Tout le monde s'est retourné vers l'oncle Henry, parce que dans ces cas-là c'est ce qu'on faisait d'instinct. De manière générale, dès qu'il se produisait quelque chose de bizarre que personne ne comprenait, on pouvait être sûrs à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'il s'agissait d'une affaire dans laquelle trempait de près ou de loin l'oncle Henry. Mais cette fois-ci l'oncle Henry avait l'air aussi perplexe que nous. C'était le genre d'hallucination qu'il aurait très bien accepté s'il avait été le seul concerné, mais là, il y avait de l'inédit... Chacun a essayé d'éteindre la bougie en lui soufflant dessus tour à tour, mais personne n'y est arrivé et le mystère restait entier. Grand-mère a demandé ce qui se passait et Chloé l'a rassurée en lui disant que quelqu'un faisait une farce mais qu'on ne savait pas encore qui et que pour l'instant c'était très réussi. Alors Samir a eu l'idée d'éteindre la bougie avec ses doigts en les humectant un peu avant. Il a refermé son pouce et son index sur la mèche et quand il les a retirés, la flamme était toujours là. Elle l'avait même brûlé. Là, vraiment, ça a mis un coup à tout le monde, et alors la petite Lila a dit quelque chose d'horrible qui m'a fait froid dans le dos et que j'aurais préféré ne jamais avoir entendue. Elle a dit que peut-être cette bougie-là ne voulait pas s'éteindre. Je ne sais pas comment cette enfant peut dire une chose pareille avec autant de décontraction, et sans aucune conséquence. Vraiment. Parfois je me dis que le monde ne tourne pas rond. Là-dessus mon père a décidé de tendre un piège à la bougie en l'étouffant sous un verre. Elle consumerait tout l'oxygène qui s'y trouvait puis mourrait de sa belle mort, c'est-à-dire dans le cas présent, asphyxiée. Voilà une technique infaillible, disait mon père. Je me rends compte que jusqu'à présent je ne vous ai pas beaucoup parlé de mon père. C'est que je ne sais jamais trop quoi dire de lui quand on me demande. Il y a plein de choses, mais j'ignore pourquoi, c'est compliqué, je ne sais pas comment. Mon père, disons qu'il faut le voir pour le croire. Je vais quand même faire un effort pour vous. Mon père est un homme très intelligent qui sait beaucoup mais qui parle très peu en temps normal et encore moins quand ça ne va pas. Il a échappé au service militaire, contrairement à son frère, en faisant des études de médecine comme le voulait son père, qui est mort peu de temps après. Et ça, ça l'a mis en colère pendant des années, de se dire qu'il avait fait tout ça pour quelqu'un qui était mort tout de suite après. Mais bon, il avait appris à aimer son métier avec le temps, il soignait des gens même si la médecine n'était pas une science sûre et qu'on ne pouvait pas tout prévoir, comme il le répétait souvent. Il n'avait pas encore fini ses études quand ma mère est tombée enceinte. Ils se sont mariés dans la foulée et ma mère est devenue la mère de Carmen

et mon père est devenu un homme sérieux et responsable. Ça fait maintenant bientôt trente-trois ans que mon père est un homme sérieux et responsable. Depuis, il peut être extrêmement drôle à des moments très précis.

Mon père a délicatement posé un verre vide à l'envers sur le gâteau pour enfermer la bougie comme on fait parfois avec les guêpes en été, et puis on a attendu comme ça, les yeux rivés sur cette putain de flamme qui refusait de faire ce pour quoi on l'avait allumée. Au bout de cinq minutes, mon père a retiré le verre, vaincu. « Il se passe ici quelque chose qui dépasse l'entendement », a-t-il dit se sa voix grave et mystique. Quand j'étais petit, cette voix me faisait des chatouilles sous les côtes. Grand-mère a de nouveau demandé ce qui se passait mais cette fois-ci il n'y a eu aucune réponse. Alors elle a voulu retirer son foulard pour voir d'elle-même, mais je l'en ai empêchée, parce que le gâteau était juste devant elle et qu'il ne manquait plus qu'elle meure. Pour la calmer, l'oncle Henry lui a expliqué qu'il restait une bougie qui ne voulait pas s'éteindre et qu'a priori ce n'était pas juste lui, mais tout le monde. Grand-mère a hoché de la tête comme si elle comprenait parfaitement la situation, que c'était là des choses qui arrivaient parfois, et puis elle a simplement dit : « elle finira bien par s'éteindre un jour ou l'autre ». Oui, peut-être, mais mon anniversaire à moi ce n'était pas un jour ou l'autre, c'était maintenant, merde ! Cependant je n'en voulais pas à grand-mère de penser comme ça, parce que je sais que les personnes âgées voient les choses différemment de nous à cause de l'expérience et on ne peut pas leur en vouloir pour ça, elles n'ont pas choisi, l'expérience ça finit par nous arriver à tous. Carmen a bien senti que ça m'embêtait plus encore que les autres cette histoire de bougie qui ne s'éteignait pas, alors elle a pris les devants comme elle sait bien le faire. Prendre les devants ici c'était arracher la bougie du gâteau et la piétiner. Et puis, quand elle a vu que ça ne marchait pas non plus, ça a été de renverser un verre d'eau dessus, et puis de la planter à l'envers dans la terre, et puis de lui couper la mèche. Même après tout ça, la flamme continuait de briller et alors c'est devenu la panique. Il n'y avait que la petite Lila qui riait toute seule dans son coin, parce que cette enfant-là était folle. Samir est parti chercher l'extincteur qu'il gardait dans le coffre de sa voiture pendant que Chloé passait sans succès la bougie sous le robinet. Grand-mère encore une fois a voulu retirer son foulard et elle aurait vu le gâteau si Elisabeth ne s'était pas interposée in-extremis entre elle et lui. Par mesure de sécurité il a été décidé que le gâteau serait renvoyé à la cuisine le temps que l'affaire se calme. Samir est revenu avec l'extincteur. Chloé a posé la bougie par terre sur la terrasse et Samir l'a aspergée de mousse. La flamme était toujours là, sous les couches d'écume, on ne voyait plus que son œil diabolique, oscillant légèrement entre les bulles. Aujourd'hui encore je rêve parfois de cet œil terrible qui transperce les profondeurs pour me couvrir de son regard sadique et

méprisant, et tandis que je le fixe, je me rends compte avec horreur que l'œil appartient à un corps pris dans une avalanche il y a des années de cela, et alors j'essaie de reconnaître son visage mais je n'y arrive pas, car la glace est trop dense. Il n'y a que cet œil terrible comme une malédiction.

Finalement nous avons décidé que cette bougie ne valait pas la peine qu'on s'y éternise, qu'elle n'avait qu'à rester dans son coin pour briller si c'est ce qu'elle voulait faire après tout, et qu'on ne la laisserait pas gâcher la fête. Le gâteau fut rapporté, on coupa des parts et on essaya de ne plus penser à toute cette histoire. C'était succulent et l'oncle Henry vint de nouveau me verser quelques gouttes de sa flasque parce que ça allait « de bon ton » avec le chocolat et que si on devait tous avoir des hallucinations alors autant que ce soit pour une bonne raison. Tout le monde se régala, Carmen s'était encore une fois surpassée et il n'y eut bientôt plus de gâteau, ce qui était fou parce que c'était vraiment un très gros gâteau. J'insiste sur ce point qui me paraît important parce que je crois que vous ne vous rendez pas compte comme il était gros. Je vais peut-être dire une bêtise, mais il devait bien faire deux fois la vue sur la mer, au moins. Toute la famille avait participé à sa disparition, surtout l'oncle Henry, et désormais il n'y en avait plus. La fête continua avec l'alcool, et même si tout le monde faisait bien comme si, on ne pouvait pas s'empêcher de jeter de temps à autre un regard inquiet à la bougie maudite avec laquelle jouait désormais la petite Lila, cette enfant du diable. C'était comme de la poussière mise sous le tapis, et on pouvait marcher sur le tapis mais on savait tous ce qu'il y avait en dessous. Enfin, vous avez compris l'idée.

La fête s'est terminée avec le jour. Tout le monde est rentré chez soi, sauf l'oncle Henry qui en était incapable, et grand-mère qui en était incapable aussi, mais pas pour les mêmes raisons. Moi je suis aussi resté chez mon père et ma mère pour la nuit, parce que j'habitais loin et que je n'avais pas envie d'être seul ce soir-là, avec cette histoire de bougie. Je précise parce qu'habituellement j'aime beaucoup être seul, sauf quand Emilie vient chez moi parce que j'aime encore plus Emilie. Mais là Emilie était en voyage d'affaire et je n'avais pas envie d'être seul parce qu'il y avait cette histoire de bougie qui continuait à brûler sur la terrasse du jardin. Maman l'avait mise dans un verre d'eau pour ne pas qu'elle déclenche d'incendie, mais on ne sait jamais. Je suis parti dormir et j'ai fait des cauchemars toute la nuit, comme c'était prévu.

La première chose que j'ai fait le lendemain après m'être levé, c'est d'aller voir la bougie sur la terrasse. J'ai été très soulagé de la trouver éteinte dans son verre d'eau. Elle flottait à la surface, inerte, comme une brindille ou une pensée morte. Grand-mère avait raison. Comme quoi l'expérience... Je suis rentré pour prendre mon petit-déjeuner, apaisé. J'étais tranquille pour un an.